

Dans le cahier *in-quarto* qui lui servait de Journal, Franz, à la date du 1<sup>er</sup> juillet, écrivit laconiquement : « Trop fatigué ».

Pendant la nuit, les croiseurs *Marseillaise* et *Amiral-Aube*, accompagnés de torpilleurs, de mouilleurs de mines et de deux escadrilles de sous-marins, qui composaient le parti bleu, appareillèrent depuis Cherbourg pour participer au second thème des manoeuvres navales. A 2 h 30 du matin, après un repos d'une journée dans la même ville, cent quatorze coureurs prirent le départ de la troisième étape du Tour de France qui devait les conduire à Brest. La pente, douce au début, laissa peu à peu la place à une montée raide, faite d'une succession, à croire infinie, de lacets courts, tous semblables. Depuis midi, Victor et ses compagnons cheminaient dans les nuages, sous une pluie fine. Plus le temps passait, plus l'espoir, qui leur donnait du courage, de trouver le soleil sur le versant du Tong ho, s'amenuisait. A 6 h 50, le peloton de tête, comprenant Thys, Rossius, Lapize et Tribouillard, traversa Granville avec un retard d'une heure sur l'horaire. Vers deux heures, heure locale, les premiers des soixante hommes de la colonne, dépassant les nuages, débouchèrent dans un brouillard lumineux. Étrangement lumineux, pensa Victor. Une lumière blanche, blême, sans source ni vie, presque inquiétante. A 7 h 40, le peloton, conduit par Defraye, passait à Avranches. Le dernier lacet. Le col, enfin. Au moins 3000 mètres, comme à Ta'siang ling, sinon plus. Mais rien pour récompenser l'effort du valeureux montagnard. Vraiment rien. Qu'une porte squelettique, une maisonnette éventrée, une pierre indiquant : « frontière Est de Louting ». La descente. Un peloton de quatre-vingts coureurs passa à Dinan. Passerieu abandonna, atteint d'une pointe de pleurésie. Ciel gris. Lumière non plus blême mais jaune. Descente belle et rapide. Sol dur. Ravin fermé. Cascades. Pagode. Ça cogne dans les chevilles, dans les genoux, dans le bassin. Ça claque dans la nuque, dans les mâchoires.

*M. Dumaine, Ambassadeur de France à Vienne, à M. René Viviani, Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères.*

Vienne, le 2 juillet 1914

*Le crime de Sarajevo suscite les plus vives rancunes dans les milieux militaires autrichiens et chez tous ceux qui ne se résignent pas à laisser la Serbie garder dans les Balkans le rang qu'elle a conquis.*

*L'enquête sur les origines de l'attentat qu'on voudrait exiger du gouverneur de Belgrade dans des conditions intolérables pour sa dignité, fournirait, à la suite d'un refus, le grief permettant de procéder à une exécution militaire.*

DUMAINE

Reprenant l'image de la petite anémone qui « s'ouvrait si largement le jour que, la nuit, elle ne pouvait plus se refermer », à laquelle Rilke s'était comparé dans sa lettre du 26, Lou répondit virilement : « Tout ce que tu en dis, notamment à propos de l'anémone, n'est pas autre chose que de l'œuvre, de l'œuvre, la réalisation de tes unités les plus profondes ! », point d'exclamation.

Puis elle se lança dans un long développement, plein de conviction et d'ardeur, où le mot « conscience » revenait à sept reprises. Trois fois elle le souligna, et elle en souligna aussi plusieurs autres, tels que « extériorisent », « existait », « peut » et « toi ». Avant de prendre conscience elle-même combien toutes ces raisons n'étaient à Rainer d'aucun secours. Elle le lui signifia d'une très jolie comparaison : « ... et je te promène vainement dans des champs de blé alors que tu es privé de ton pain quotidien ».

Les 15 *li* qui séparaient le sommet du col des premières maisons de l'étape furent parcourus en un temps record. Victor eut un moment de stupeur inquiète lorsqu'il constata que celles-ci étaient vides. Sur deux rangées, bordant une sorte de longue place déserte que le vent devait balayer, elles avaient toutes le même petit air penché, dans le même sens : celui du vent dominant. Jean et Augusto étaient aussi surpris que lui. Fascinés aussi, vaguement. Une cité morte, d'après le massacre ou la tourmente. D'après la fin du Temps. Une façon matérielle de se représenter le monde d'après la vie. D'après *sa* vie. Vision correcte. Conforme aux désirs les plus profonds, les plus brutaux. L'immortalité ou

rien. Après moi, le déluge. Le monde sans moi sera un monde sans vie. Ouais. Mais pouvoir revenir pour voir ça. Être le spectateur survivant — survivant seulement en tant que spectateur — de sa disparition, fatale pour le reste de l'humanité.

C'est Hia qui rompit le charme. Tournant à droite, au bout de la place, il disparut, puis revint sur ses pas et leur fit signe. C'était là ! « Une rue pour les villageois vivants », pensa Victor. Sans savoir s'il était déçu ou soulagé.

Sa Sénilité (l'empereur François-Joseph) reçut longuement en audience le Danseur mondain (le comte Berchtold). Aucun des deux hommes, bien sûr, ne savait que l'autre l'avait gratifié de ce surnom, mais chacun connaissait suffisamment l'animosité de son vis-à-vis pour imaginer que leur commerce n'allait pas sans quelque pique dans l'intimité toute relative de leur fonction. Aussi, ayant à composer ensemble ce matin, s'entendirent-ils à dériver leur agressivité réciproque sur un troisième. L'enquête piétinait. Que fait donc de Wiesner, qu'on avait envoyé là-bas, sur place, dès lundi ? Il faisait son rapport tous les soirs, dit Berchtold, mais ce rapport n'allait pas du tout dans le sens que... qui... enfin... Ce qu'il disait des responsabilités de Potiorek était effarant. Une sottise insigne. Une incapacité criminelle. Indéfendable... Justement, justement..., dit l'empereur. C'est pourquoi il fallait le laisser tranquille. S'il plaidait coupable, on aurait l'air de quoi ? Déjà que Belgrade poussait à la roue, parlant d'incurie, de faiblesse, suggérant même l'idée d'une responsabilité austro-hongroise. On se serait débarrassé de François-Ferdinand en l'expédiant dans « l'allée des lanceurs de bombes », comme disait l'autre<sup>1</sup>. Non, mais des fois ! — Et le chevalier de Bilinski ? — Il accuserait celui-là aussi ? — Disons que Bilinski n'aurait pas tout dit à l'archiduc des risques encourus... — *Lassen wir das !*<sup>2</sup> dit l'empereur, avec le geste de chasser une mouche de la main — Le chef de la police de Sarajevo ? — *Kleinigkeiten !*<sup>3</sup> — Plus grave, un juriste d'Agram, le docteur... docteur... il cherche dans ses papiers... Gagliardi, disait avoir donné à la police, courant juin, le lieu et la date de l'assassinat... — Un radiesthésiste, sans doute, un charlatan ? — Non, Votre Majesté, une confiance de cabinet —

---

<sup>1</sup>. Lichnowsky, ambassadeur allemand à Londres.

<sup>2</sup>. « Passons ! »

<sup>3</sup>. « Vétille ! »

*das ist nicht Ihr Ernst !*<sup>1</sup> C'est aussi rocambolesque que cette histoire du commandant de la place d'Agram... toujours Agram, décidément ! Sarajevo devait faire de l'ombre à Agram... qu'est-ce que je disais ? — Le commandant de la place d'Agram, Votre Majesté... — *Ja*, cette histoire de dénonciation anonyme, donnant le nom des assassins et le jour où ils passeraient la frontière... *das ist ja unerhört !*<sup>2</sup> ... qu'il aurait transmis au gouvernement croate et celui-ci à Budapest, *das ist nur Spas !*<sup>3</sup> Non, non. Ce qu'il croyait, lui, l'empereur, c'est que le conseiller de section de Wiesner n'avait pas très bien compris ce qu'on attendait de sa mission. Qu'on ne la lui avait pas assez bien expliquée au départ. Il fallait rattraper cela. Les généraux, les chevaliers, les *feldmarschall*, les fonctionnaires et les valets de l'empire, *Bagatellen !*<sup>4</sup> Il souffla fortement avec le nez. Les agents de police serbes, les docteurs serbes, les dénonciateurs serbes, tous les sous-fifres serbes jusqu'au niveau de sous-secrétaire d'État ou, de préférence, de ministre : *Lappalien !*<sup>5</sup> — Cependant, il y avait ce Tsiganovitch... — Qui donc ? — Tsi-ga-no-vitch (ma foi, avec l'âge, il devenait sourd) répéta Berchtold. Un agent personnel de Pachitch. Suspecté par nos services d'appartenir à la Main Noire. Toujours le même guêpier. On avait poussé — discrètement — l'investigation jusqu'à Belgrade. Envolé ! Parti pour une destination inconnue. Très exactement depuis dimanche dernier — c'était un peu mince, comme argument. Il fallait mieux que ça, beaucoup mieux, pour leur faire plier le genou devant le monde entier — Est-ce qu'on allait, oui ou non, exiger cette enquête sur le territoire serbe ? — Oui. On irait jusque-là. S'il le fallait — Mais les journaux, même les journaux allemands les plus favorables, comme *Germania*, l'organe du centre catholique, ou le très conservateur *Dernières nouvelles de Berlin*, s'inquiétaient des conséquences d'une telle démarche de notre part — A ce point ? - Parfaitement... Le comte Berchtold sortit, de son dossier recouvert de maroquin couleur tabac, un exemplaire du *Berliner Tageblatt*, plié à la page idoine. Il lut :

« ... mais l'invitation est venue sous une forme qui peut causer quelques alarmes, car elle contient la remarque que le ministère des Affaires étrangères a pris sa décision après avoir conféré

---

<sup>1</sup> . « Vous plaisantez ! »

<sup>2</sup> . « C'est trop fort ! »

<sup>3</sup> . « C'est une plaisanterie ! »

<sup>4</sup> . « Bagatelles ! »

<sup>5</sup> . « Babioules ! »

avec le ministre de la Guerre et le chef d'État-major général. Cela revient à dire qu'on marchera immédiatement si la réponse de la Serbie n'est pas satisfaisante. »

L'empereur eut l'air stupéfait. Il ouvrait la bouche pour questionner, mais Berchtold ne lui en laissa pas le temps. Il lisait déjà l'extrait, qu'il avait encadré au préalable d'un trait de couleur rouge, des *Dernières nouvelles de Berlin* :

« S'il se refuse à donner satisfaction, cela prouvera qu'il a ses raisons pour se dérober à l'enquête, et alors surgit le danger d'un choc entre l'Autriche et la Serbie. Dans ces conditions, et en considérant les armements fébriles de la Russie et les flatteries à l'adresse de la Roumanie (pressé, il sauta quelques lignes) la situation européenne s'en aggrave et l'acte sanglant commis par Cabrinovitch et Prínzip (il articula fortement ce qui suit) PEUT CONDUIRE A UNE CATASTROPHE. »

— Pchuuu ! fit François-Joseph — Ça prouve au moins que l'opinion publique nous suivra... à défaut de nous précéder, dit spirituellement le ministre. L'empereur ne comprit pas (ou il entendit mal) l'allusion — Ça prouve surtout que, de notre petite réunion d'hier, quelque chose a filtré, Messieurs, rétorqua l'empereur, comme s'il s'adressait aux trois personnes concernées. Berchtold pâlit légèrement — Je... commença-t-il... Votre Majesté oublie sans doute qu'on nous observe de très près — Bien sûr, bien sûr, dit Sa Majesté, conciliante. Eh bien ce qu'il faut, c'est donner le change. Vous savez faire cela parfaitement, n'est-il pas vrai ? Persuader l'opinion qu'on fera cracher ces bandits (c'est bien ce qu'ils attendent, non ?), tout en niant que l'Autriche puisse s'abaisser à en découdre avec une minable bande d'assassins (puisqu'il semble que l'extension du conflit leur fasse peur). Est-ce que ça vous va comme ça ? Le visage de Berchtold s'éclaira. Il en connaissait deux ou trois qui seraient contents. Mais surtout un : le comte Forgach von Ghymes et Gacs. Son ex-ambassadeur à Belgrade ; aujourd'hui son sous-secrétaire d'État et son ambassadeur secret et extraordinaire de Hongrie auprès de lui seul ; son magyar de service en quelque sorte...

Il allait parler quand François-Joseph, soudain rembruni, rajouta : « Une extension du conflit, il n'en est pas question, Berchtold, ça va de soi ? » Le ton balançait entre ordre et prière. Berchtold le rassura. Tout de même... Pas pour une affaire d'archiduc ! Ce qu'il fallait, insista l'empereur, c'était qu'ils craquent (il fit mine de casser une branche des deux poignets),

donc des preuves, des preuves, des preuves... Qu'on relance ce de Wiesner (il tourna une manivelle imaginaire), qu'on le remette dans les rails. Mais qu'on le calme, hein ? Pas d'esclandre. Il ne faudrait surtout pas que notre belette (*Wiesel*), à force de courir en tous sens la campagne bosniaque, se prenne à la longue pour un bison (*Wisent*). Le jeu de mot était mauvais, mais c'était une plaisanterie impériale. Aussi Berchtold se força-t-il à sourire, avec toute l'expressivité dont était capable sa bouche molle, sous les poches épaisses de ses yeux las.

Proust écrivit à Jacques Rivière afin qu'il n'envoie pas la *Nouvelle Revue Française*, où paraissaient ses textes, à Henry Gauthier-Villars, qui écrivait dans le *Sourire* sous la signature de Willy. « Il a déjà parlé plusieurs fois de *Swann* et c'est beaucoup trop, s'insurgea-t-il. Je lui adresserai moi-même les numéros qu'il désire lire mais en m'arrangeant pour qu'il n'en parle pas. »

Dans le *Paris-Journal* du 2 juillet, Kostro ne se privait pas de railler les peintres allemands connus sous le nom de « dômiers » parce qu'ils fréquentaient le célèbre café du carrefour Raspail-Montparnasse. Il en dénombrait vingt-trois qui vivaient à Paris, dont le seul qui, selon lui, eût quelque talent personnel — un certain Pascin n'était pas un Allemand mais un Serbe.

« La pauvreté artistique de l'Allemagne, poursuivait-il, est en ce moment remarquable, autant que sa patience à tenter de deviner les secrets de la jeune peinture française. »

Rilke, quand il le lut, haussa les épaules d'agacement.

Lors de la quatrième séance de la commission chargée d'enquêter sur les causes des éboulements du 15 juin, le conseiller prud'homal, refusant de collaborer plus longtemps, se retira. Imitant leurs camarades de la fosse Gayant, les chercheurs de la fosse Notre-Dame cessèrent le travail ce matin. L'application de la loi des huit heures déclencha d'autres mouvements de grève sporadiques, notamment dans les mines de la Loire et à la Compagnie des houillères de Saint-Étienne. Les articles 7 et 28 de la loi des finances relatifs à l'institution d'un impôt complémentaire sur les revenus, continuaient à diviser les sénateurs. M. Boivin-Champeaux, sénateur du Calvados, tenta de démontrer à ses collègues le danger qu'il y avait à s'engager sur

une telle voie. Demander au contribuable de faire connaître l'ensemble de son revenu, de révéler ses dettes et ses charges, était une chose qui répugnait profondément, selon lui, à l'esprit français. Lui faisant écho dans les aigus, *Le Radical* voyait déjà les fraudeurs jetés en prison et entonnait le grand air — horrifié — d'un Sénat devenu « légalement révolutionnaire ».

M. Messimy, ministre de la Guerre, fit sensation en se présentant devant la commission de l'armée de la Chambre, flanqué d'un fantassin et d'un chasseur à pied. Ceux-ci portaient la nouvelle tenue de campagne que le ministre, en accord avec la commission technique du ministère de la Guerre, avait arrêtée : capote, tunique et pantalon coupés dans un drap de couleur bleu ardoise, très clair, képi de drap gris bleuté d'Angleterre, en place des pantalons garance, de l'Azor gris de fer bleuté et du képi modèle 1884 (couleur garance, recouvert d'un couvre-képi ou d'un couvre-nuque de toile gris de fer bleuté). Adolphe Messimy, bien qu'il n'eût retrouvé le portefeuille de la Guerre que le 14 juin dernier, était pénétré de la nécessité et de l'urgence d'une réforme en profondeur des uniformes, depuis qu'en septembre-octobre 1912, il avait pu se rendre compte par lui-même des inconvénients que présentait l'emploi de couleurs vives, lors de la dernière guerre balkanique. En réalité (mais il ne le dit pas en ces termes aux députés) il avait vu les hommes se faire tirer en rase campagne comme des lapins. Le bleu ardoise, indéniablement seyant, plut-il aux députés ? Le fait est qu'ils se rendirent sans difficulté aux arguments de M. Messimy, auquel ils accordèrent une enveloppe de mille francs pour lui permettre d'étudier un modèle d'uniforme pour la cavalerie. C'était décidément une faste journée pour les couleurs futures de la guerre — et non pour les couleurs du spectre d'une guerre future..., nuance que Messimy tint à souligner auprès des membres de la commission qui vinrent le féliciter en sortant. Car celle-ci, avant de se pencher sur les variantes subtiles de l'invisibilité, avait déjà donné son aval à la proposition du ministre de nommer par anticipation au grade de sous-lieutenant les élèves entrés à Saint-Cyr en octobre 1913, ceci afin de combler la pénurie en officiers de l'infanterie métropolitaine et coloniale. Cependant, il eut le triomphe modeste. Serrant la main de ses virils mannequins, deux splendides exemplaires du soldat français, moustachus, athlétiques et bronzés, qu'on eût aimé baiser à pleine bouche comme ses fils, en les tenant

par le gras des épaules, Messimy savait que le plus difficile — convaincre la Chambre le 9 juillet — était encore à accomplir.

Malgré une baisse générale des maxima de température, la chaleur demeura lourde et orageuse sur tout le territoire français. Le soldat Chastel, de la 4<sup>e</sup> compagnie du 27<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui effectuait une marche entre Remilly-sur-Tille et Dijon, mourut frappé d'insolation. A Bourges, la foudre tua un caporal et un soldat du 95<sup>e</sup> d'infanterie et en blessa grièvement plusieurs autres en tombant sur une tente de leur cantonnement.

François-Joseph déjeune, comme d'habitude, dans son bureau. Soupe. *Tafelspitz*<sup>1</sup> avec des légumes. Bière. En simple tenue de lieutenant. Un peu lustrée, à force. Mais il préfère. Il sera bien temps, demain, d'enfiler la grande tenue de *Feldmarschall*. Il s'y sent mieux. A son aise. Et puis, s'il se tache un peu en mangeant la soupe... Il avait invité Berchtold. Seulement du bout des lèvres. Celui-ci a dû le sentir car il a poliment refusé, prétextant je ne sais quoi. Dommage, en un sens. Il aurait aimé voir le comte devant un pot-au-feu. Il aurait fait comme font les autres, quand il réussissait à les retenir à dîner. Sitôt fini, il aurait foncé chez *Sacher*, juste à côté de la Hofburg, l'hôtel où Othon faisait des siennes, à poil, dans les couloirs (*Sacher*, pour lui, ce serait toujours Othon).

Maintenant, il fume un virginie, tout en prenant connaissance du rapport quotidien du chef de la police et du dossier de presse. Il ne devrait pas, il le sait, ses médecins l'ont interdit. (Non, pas de lire les rapports ou les journaux, mais de fumer.) Katharina, elle, comprend. Elle lui fait porter, en cachette, des cigares un peu plus doux. Qu'elle fait venir d'un tabac, pas loin, bien approvisionné. Et s'il fume un virginie ou deux par semaine, elle veut bien fermer les yeux. Pas plus, hein ? Alors... voyons... *Le courrier de Saint-Pétersbourg*... « Les pangermanistes et les militaristes autrichiens doivent le comprendre une bonne fois ; la responsabilité du crime de Sarajevo n'incombe pas à la Serbie, mais à ceux qui ont poussé l'Autriche contre la Bosnie et contre la Serbie. » *Nanu!*<sup>2</sup>... *Le Den*... « Les Serbes ne pouvaient en aucune façon approuver la politique de l'archiduc Ferdinand » — *Sicher!*<sup>3</sup> — « ... basée sur l'espionnage et sur les représailles »...bla-bla... (Il saute plusieurs

---

<sup>1</sup> . Pot-au-feu viennois.

<sup>2</sup> . « Allons donc ! »

<sup>3</sup> « Pardi ! »



lignes.) « Si l'assassinat est condamné par tout le monde civilisé » — ah, tout de même, ils en convenaient ! — « l'humanité entière n'en blâmera pas moins sévèrement l'inertie révoltante qui a permis les pogroms de Sarajevo. »

Soudain l'empereur entend des cris, au loin. Il se lève. Va à la croisée. Il ne voit rien. Ce doit être les mêmes qui, empêchés de manifester devant la légation de Serbie par d'importantes mesures de police, essaient tout aussi vainement de le faire devant la Hofburg. Revient à son bureau. Bientôt cinq heures. Il va être l'heure d'aller dîner. Commence à ranger les divers dossiers sur la table, avec une précision maniaque de rond-de-cuir. Un petit peu comme ceci... comme cela... plutôt comme ceci. Les plumes, la règle, la gomme, le coupe-papier. Le papier non utilisé, là. Tiens, ce morceau, il peut encore faire usage... Et, tandis qu'il nettoie soigneusement la surface du bureau avec une petite brosse, il pense à son entrevue de la veille avec Tisza. Stefan, comte Tisza. Le Premier ministre de Hongrie. L'inverse, trait pour trait, de son ministre Berchtold. Le calviniste magyar dans toute sa splendeur — ou son horreur, comme on veut : austère, ténébreux, inflexible, fanatique... Lui est contre, depuis le début. Pourtant, il devrait être pour. La mort de l'archiduc, c'est la fin de cette idée folle de suffrage universel qui allait enlever, c'est sûr, leur prédominance aux Magyars. Eh bien non. Il l'a mis en garde contre Conrad et Krabotin, contre Berchtold et Forgach. Rien d'irréparable ne doit être entrepris tant que l'implication de Belgrade dans l'attentat n'aura pas été formellement établie. Quand on pense que c'était le même qui tançait Berchtold pour sa mollesse pendant les guerres balkaniques... Attention à la Russie ! Elle pourrait intervenir (il est bien le seul à penser cela). Dans ce cas, il faut être sûr du soutien de l'Allemagne. Il faut que la Bulgarie compense la défection probable de la Roumanie. Mais, dans tous les cas, mieux vaut la voie diplomatique. La voie diplomatique... di-plo-ma-ti-que. Ses yeux brillaient, sous les sourcils très noirs, derrière ses rondes lunettes de myope, aux verres épais, quand il a répété cela. Aussi inattendues qu'elles soient, de la part de ce sacré bonhomme, François-Joseph prend ses réticences au sérieux. Il lui répugne physiquement, il le repousse moralement, psychologiquement il l'énerve, mais cet expert de la rapière, aux allures de précepteur du siècle dernier, l'impressionne. Ses silences surtout. Au milieu de ces bavards. Il parle peu, et court. Mais bien. Quelque chose de militaire, qui lui plaît. Son regard. Ah oui, oui, son regard ! Paraît qu'il plaît aux femmes (ça, ça l'amuse prodigieusement ; comment fait-il ?). Même Katharina le lui a dit. Il n'est pas beau, il est mal fagoté, mais quel regard impressionnant !

Ça compte dans sa fascination. Et puis, c'est le plus intelligent, et de loin, de tous ceux qui l'entourent ici. Pas le choix. On a beau ne pas l'aimer, ne pas désirer sa présence, il faut sans cesse le faire venir, l'écouter.

François-Joseph a fini de brosser son bureau. Il range dans le tiroir du haut, à droite, la petite brosse plaquée de nacre, au dos rehaussé d'incrustations. Ce serait si simple si Tisza était d'accord avec tous les autres !

Olivier Gratiolet fumait, allongé le long du corps nu de Réséda. Entièrement nu ? Entièrement. De temps à autre, il tournait la tête vers elle pour s'en persuader... Avant l'amour, ils avaient parlé de la chaleur qu'il faisait. Bu. Grignoté. Rebu. Ce soir, elle ne travaillait pas. Est-ce qu'il passerait la soirée avec elle ? Pourquoi pas ? La nuit ? Oui. Ils avaient senti, presque en même temps, monter le désir en eux. Le désir de la nuit s'entend, mais à consommer tout de suite. L'idée du plaisir qui donne envie. Ralentir, ralentir... Trouver des subterfuges. Olivier était arrivé avec *Le Petit Parisien*, Réséda s'y intéressa. Et, bien sûr, Olivier l'aurait parié, elle lut d'abord l'article de couverture concernant Mlle Jeanne Provost. (La « une » se partageait en effet, ce jour-là, entre un article sur le crédit qu'il convient d'accorder aux prédictions de Nostradamus, une critique de l'administration des douanes, les manifestations antisérbes en Autriche, et une interview de l'ex-comédienne du Français à propos de la mode, que celle-ci aurait lancée, de se promener les pieds nus.) Puis, avec l'épuisement rapide du sujet, la conversation avait porté sur les *Centuries*. Était-il possible que Nostradamus ait pu prévoir la mort de l'archiduc ? Réséda pensait que oui. Olivier que non. Bien sûr que non ! Au demeurant l'auteur de l'article était de son avis. En mettant un texte, déjà obscur, à la torture, on lui faisait dire tout et n'importe quoi. Réséda avait protesté. Mais non, mais non, je vous assure (« Tu me vouvoies à présent ? »). Elle avait ri. Tu connais cet Élisée du Vignois, ce Nicoullaud<sup>1</sup> ? Non. Mais elle possédait un exemplaire des prophéties qu'elle prétendait conforme à l'édition de 1605. Contre son gré, elle lui avait lu un quatrain de la 3<sup>e</sup> Centurie. Peut-être le 54. Ça parlait d'Augsbourg, de Nuremberg et de Frankfort, mais qu'est-ce que ça prouvait ? Selon lui rien. Pour elle (elle avait un drôle d'air, qu'il ne lui connaissait pas,

---

<sup>1</sup> . Prédécesseurs, aujourd'hui oubliés, de M. Jean-Charles de Fontbrune.

plein de gêne et d'exaltation à la fois, quand elle le lui avait dit) ça pouvait signifier qu'au cas d'une guerre avec l'Allemagne, les armées de celle-ci et de ses alliés pénétreraient en France par les Flandres. Soit ! soit ! avait rétorqué Olivier en riant, mais je ne vois nulle part mentionné l'archiduc ou la Serbie. Elle avait respiré un grand coup. Bon, n'en parlons plus, avait-elle dit. Il avait plaidé pour une amnistie générale des sceptiques. Sans la dérider tout à fait. Demandé ingénument si Nostradamus avait prévu qu'elle et lui se rencontreraient. « Idiot ! » l'avait-elle grondé. Et puis, de griffures verbales en vraies caresses, de promesses de guerre tendre en interminables et violents baisers de paix, ils s'étaient retrouvés au lit.

Quand ils en sortirent, il était quatre heures passé. Elle proposa qu'ils aillent écouter de la musique au square d'Anvers. C'était à deux pas. Le 5<sup>e</sup> d'infanterie jouait gratis pour le public. Il trouva l'idée excellente. Après ils iraient au théâtre. Non, au cinéma. Ils se rhabillèrent. S'y rendirent en se tenant par la main. Ils marchaient à pas lents. Parlant peu. Ils étaient un peu fatigués d'avoir fait l'amour, et ça montait.

Princip apprit la sentence sans broncher. Peine capitale. Il serait pendu. Le tribunal n'avait pas voulu tenir compte de l'extrait du registre des naissances. Celui-ci donnait pour date le 11 juillet 1894. Dans ce cas, il n'avait pas encore vingt ans au moment des faits. Il ne risquait pas la peine de mort. A treize jours près. C'était suffisant. Le procureur en avait jugé autrement. Il n'avait conservé pour date authentique que celle du registre d'immatriculation. Selon ce dernier il était né le 11 juin. Il avait donc vingt ans et 17 jours, il pouvait être condamné à mort. Il regarda ses juges. Toussa. Pour la seconde fois en huit jours, il pensa : on ne me condamne pas à mort, on m'y conduit. Puis, il porta la main au pansement qu'il avait sur la tête. Il avait moins mal. On pourrait peut-être l'enlever demain.

Chabrinovitch évita la peine capitale. Il n'avait pas vingt ans lui non plus, mais dans son cas, sans conteste. De plus, le tribunal retint que, s'il avait certes prémédité son geste, il n'avait commis qu'une simple tentative. Peut-être aussi l'expression de ses regrets à l'endroit de la duchesse jouèrent-ils implicitement en sa faveur. Lorsqu'il apprit cette seconde sentence, Princip sourit et dit seulement : *Dobro*, Bien.

Guillaume II finit par se résoudre à télégraphier la mauvaise nouvelle à Vienne. Il devait, la mort dans l'âme, renoncer à se

déplacer pour les obsèques. Expliqua qu'à la suite d'un effort malencontreux, survenu ce matin au cours d'une promenade à cheval, il avait perdu en partie sa liberté de mouvement. Le Vieux comprendrait. Un empereur handicapé... Ou peut-être pas. Il était tellement vert ! Et puis, faire le voyage pour une heure à peine, même pas, quarante minutes lui avait-on dit... Ça, c'était expédié ! Non. Décidément, non. Envoyez, ordonna-t-il. Réflexion faite (il remua son épaule en gardant l'avant-bras collé contre le corps), ce mouvement-là le faisait tout de même un peu souffrir...

Pendant la *Berceuse de Jocelyn*, de Godard, Olivier se renversa en arrière sur sa chaise pliante. Est-ce qu'il allait pleuvoir ? Il faisait lourd. Observa Réséda de profil, qui écoutait, un sourire figé sur les lèvres. Elle était jolie. Fine, nerveuse, discrète. Qu'est-ce qu'il pouvait espérer trouver de mieux dans sa vie ? Il posa autrement la question : est-ce qu'il avait trouvé la compagne qui était la meilleure pour lui, aujourd'hui ? Cette question en appela aussitôt une autre : où pouvait donc se trouver le corps de Madeleine en ce moment ?

Madeleine (du moins celle qu'il avait baptisée ainsi) se trouvait très exactement à trois kilomètres de là, assise comme lui sur une chaise, square des Vosges, jambes croisées, le bras passé autour de celui de son amant, un antiquaire connu à Paris, la tête posée sur son épaule. Elle écoutait, sous la baguette du sous-chef Carlot, du 102<sup>e</sup> d'infanterie, les *Danses hongroises 5 et 6* de Brahms, qui venaient après l'enchantement de *Philémon et Baucis* de Gounod. De son côté, elle ne pensait à personne. Ni à Olivier (qu'elle avait oublié sur-le-champ, dès qu'elle avait pénétré chez Sigismond), ni à son amant, puisqu'il était là, ni à son mari, un chirurgien, le fils d'un ami de son père, qui opérerait à cette heure-ci à l'hôpital Lariboisière... du moins l'espérait-elle vivement.

Engel gagna la troisième étape du tour de France. Il arriva à Brest à 5 h 28 mn, battant seulement de six secondes un petit peloton de dix coureurs parmi lesquels Thys, Rossius, Pélissier, Mottiat et Lapize. Au classement général, Rossius et Thys se partageaient la première place avec un temps total de 40 h 32 mn. Pélissier et Georget étaient troisièmes ex-aequo avec 40 h 39 mn 16 s. Cinquième Defraye, à 9 mn 6 s des premiers. Sixième Lapize, à près de 18 mn. Etc.

Le concert du square d'Anvers s'acheva sur l'exécution, très applaudie, de la mazurka du *Ballet de la Source* de Delibes. De contente-

ment, Réséda se serra très fort contre Olivier, et elle l'embrassa sur la bouche en public. Lui était un peu ivre de fatigue, de chaleur, de musique. Il était à peine six heures. Ils avaient tout le temps d'aller dîner. A moins qu'ils mangent sur le pouce. Oh, oui ! dit Réséda. Sur le boulevard Rochechouart, ils trouvèrent à se sustenter tout en marchant, à l'inspiration, vers le boulevard de Clichy. Question film, Olivier n'avait pas de préférence, pourvu que la salle fût fraîche. Réséda rit. Connaissait-il la mésaventure arrivée hier ou avant-hier aux interprètes de *L'Orgie à Babylone*, à l'Olympia ? Non. Quoi donc ? Eh bien (pardon, elle avait la bouche pleine) tu vois d'ici dans quelle tenue... légère... pouvaient être les acteurs de cette *Orgie* ? Oui, et alors ? Eh bien (elle finit d'avaler) la direction de l'Olympia, qui se vantait auprès du public d'avoir la salle la mieux réfrigérée de Paris, a... elle pouffa... si bien réussi à la refroidir, que les acteurs avaient la chair de poule sur scène ! A la fin tout le monde toussait ! C'était la révolte dans les coulisses !

Les corps, arrivés à Vienne dans la soirée, furent transportés à la Hofburg à la lueur des torches. La réunion d'entente pour la désignation des femmes commissaires de la grande manifestation féministe de dimanche en l'honneur de Condorcet se tint à 8 h 30, dans la salle des fêtes du quotidien *le Journal*. Gide ne nota rien à la date du 2 juillet. Il n'avait pas été tranquille une seule minute de la journée. Chez Marcel, tout le matin. Puis chez les Théo, à déjeuner. Et enfin au siège de la N.R.F., avec Copeau, Gallimard, Rivière et Ghéon entre autres, jusqu'à six heures. Après, il était allé au cinéma.

Ils marchent encore en silence. C'est lui, cette fois, qui prend sa main. Ils passent devant La Cigale. L'Anglo-American-Cinema. La Lune Rousse. La Lune Rousse affiche *Nu vu... nu connu*, une revue coquine. Devant le Moulin-Rouge, ils s'arrêtent. *Cache ton nu !*, un grand spectacle : 40 tableaux, 700 costumes... — Décidément ! s'exclame Olivier. — Ce doit être à cause de la chaleur, plaide Réséda, indulgente. Le Gaumont-Palace propose trois films. Un grand film patriotique, avec accompagnement de musique militaire, et deux histoires sentimentales. — On y va ? propose Olivier. — Marchons encore un peu, répond Réséda. En

arrivant sur la place, ils tournent à gauche. Descendent la rue de Clichy. Devant le théâtre Apollo, une queue s'est déjà formée. On y joue *Rêve de valse*. Le théâtre se dit à l'abri de la canicule, grâce au système « basculo ». Les fauteuils sont à 5 fr. Trop cher. Ils tournent rue de la Trinité, derrière l'église. C'est une ruelle sombre, qui suit la courbe du choeur. Ils s'embrassent longuement sur la bouche. Elle sent son sexe. Remontent par la rue Blanche. Au théâtre Réjane, un film : *Expédition Scott*. C'est là, dit-elle, qu'elle est allée pour la première fois au théâtre. On jouait « Kean » d'Alexandre Dumas père. Avec Ermete Novelli dans le rôle de... — On y va ? répète Olivier, cette fois plus insistant. Réséda se fiche bien des expéditions, mais elle dit oui. Parce qu'elle aussi en a marre de marcher, et que l'aventure, pour elle, c'est Olivier. Les places sont à 3, 2 et 1 fr. Ils prennent deux places à 3 fr.

A minuit, eut lieu, à Brest, le départ de la quatrième étape. La plus longue du tour de France, elle devait conduire les coureurs à La Rochelle. Étant donné la distance — 450 km — on n'espérait pas l'arrivée des premiers avant quatre heures de l'après-midi. Vienne s'éveilla au son des cloches et des sabots des chevaux des régiments qui se rendaient à la Hofburg. La foule, contenue par des cordons de police, faisait déjà la queue sur trois rangs, attendant d'être admise à défiler devant le catafalque érigé dans la chapelle du palais. Vers dix heures, des ouvriers qui travaillaient dans les champs, près de Bétheny, aux environs de Reims, virent un monoplane, qui évoluait depuis un moment au-dessus du village, piquer droit vers le sol et s'écraser dans un champ de seigle. Le spectacle qui s'offrit à eux les glaça d'horreur. Le passager, un jeune caporal, était mort, tué sur le coup. Encastré dans les longerons de l'appareil, il avait la poitrine défoncée, le visage arraché, et, détail macabre, la montre du tableau de bord enfoncée dans la bouche sous la violence du choc. Le pilote, la mâchoire inférieure brisée, vivait encore. On apprit le 3 juillet que, la veille, M. Roosevelt, faisant fi des recommandations de ses médecins, avait prononcé à Pittsburg (États-Unis) un vrai discours de